



HAL
open science

A l'air libre. Notes sur l'expérience vive et commune du dehors

Marc Breviglieri, Luca Pattaroni

► **To cite this version:**

Marc Breviglieri, Luca Pattaroni. A l'air libre. Notes sur l'expérience vive et commune du dehors. Dehors! Cultiver l'espace public, Editions la Baconnière, pp.18-24, 2016. hal-03248325

HAL Id: hal-03248325

<https://hal.science/hal-03248325v1>

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A l'air libre

Notes sur l'expérience vive et commune du dehors

à la mémoire de notre scintillant ami, Nicolas Auray

On peut entendre le mot d'ordre « dehors » à la fois comme l'exercice public de la citoyenneté et la pleine jouissance physique du grand air. Il prend sa signification militante et libertaire dans l'extension d'une question foucauldienne : être dehors c'est déjà quitter l'enfermement institutionnel ou domestique, là où viendrait à s'exercer un pouvoir d'oppression sur le corps et l'esprit. L'extérieur serait ainsi ce lieu privilégié où le sujet redeviendrait pleinement un ici absolu et un centre de gravité pour la puissance d'agir. Mais cette polarité entre l'intérieur et l'extérieur se rend autrement plus pertinente lorsqu'elle en croise une autre, celle de l'ouvert et du fermé par lequel se conçoit plus clairement la trame complexe du vivre-ensemble. L'expérience du dehors peut ainsi, par exemple, être mise en relation avec celle de la fermeture. C'est le cas des espaces publics urbains clôturés de toute part, quartiers privatisés sous surveillance intense, vidés de leur substance communicationnelle et dont le caractère désocialisant marque l'évolution de certaines métropoles contemporaines. Ou bien, inversement, et sans contradiction, le dedans peut se révéler être le lieu où se tourne vers l'intérieur une ouverture radicale à l'expérimentation de mondes communs. Dedans mais ouvert ! Le Genève des squats urbains en fut le théâtre actif dans les années 90. En voyant se multiplier des occupations de lieux, illégales ou tolérées, il ouvrait à sa jeunesse d'inédites perspectives, donnant tout son prix à l'expérience de l'être-avec et permettant l'émergence d'arts de composer le monde autrement. Il fallu alors pour cela redéployer l'espace intérieur des logements occupés ; égayer les pièces, différencier les appartements, collectiviser les activités, supprimer des parois et douter des normes de la vie privée qui sclérosent les modes de vie contemporains.

	DEDANS	DEHORS
OUVERT	Vie communautaire - squats urbains - etc.	Libre appropriation du monde - Terrasse du troc ?
FERMÉ	Clôture privative - enfermement asilaire - etc.	Phénomènes ségrégatifs - territorialisation du monde - etc.

Bien qu'aujourd'hui moribond et politiquement stigmatisé à Genève, le mouvement squat continue d'inspirer un avenir recommencé sous d'autres formes. Les différentes éditions de la *Terrasse du troc* sont là pour en témoigner, mais en plaçant cette fois-là au dehors des logements d'habitation l'exercice d'ouverture au public. Le point de départ de ce projet est de faire advenir en un lieu clairement localisé en extérieur une densité d'expériences publiques de caractère culturel qui puissent ouvrir un angle de perception différent sur la ville et la faire ponctuellement ou durablement revivre autrement. Prenons au

sérieux la dénomination « Terrasse du troc ». Une « terrasse » donc, soit un site à l'air libre où l'on peut s'installer, accueillant l'idée du troc parce qu'il y a urgence à freiner une société de surabondance plongée dans une mystification consumériste, corsetée par le règne polymorphe de la propriété privée et dérivant lamentablement sur une impasse écologique planétaire. Certes l'idée de troc conduit à la critique de la forme marchande de l'échange fondé sur le calcul intéressé. Mais ce qui semble spécifier plus précisément l'expérience de la *Terrasse du troc*, c'est la manière dont doit être reçu le don initial sur lequel s'ouvre l'échange : celui-ci ne prendra sa pleine valeur que sous la condition qu'il libère une énergie collective en mobilisant l'imaginaire pour occuper l'espace public *différemment*.

Abordons un instant une expérience dans l'éventail des initiatives de la *Terrasse du troc*. En 2009, un pavillon éphémère répondant au nom de « Cabane des visions » est conçu par des architectes pour héberger des actions culturelles. Il est installé pour la durée d'un été au bois de la bâtie L'expression créative pouvait y être mise à l'honneur en partant des possibilités suscitées par le site lui-même. Mais pour bien comprendre la magnitude des effets heureux engendrés par cette initiative, il revient de considérer un événement qui, en quelque façon, a entraîné l'esprit du lieu *loin* de sa fonction initiale. En dehors des plages horaires réservées pour les activités programmées, un groupe d'enfants s'est en effet introduit dans l'espace et en a fait une aire de jeu et un abri depuis lequel habiter et regarder le monde. De cette appropriation ludique et affective a surgi un lien d'attachement au lieu, une habitude de fréquentation, une forme d'affinité au projet initial et par là, une manière d'exprimer une participation à celui-ci. Le projet d'origine trouvait là un prolongement insoupçonné à sa programmation en contribuant à l'enchantement des enfants qui spontanément, rebaptisant le lieu « Cabane des bois », finirent par remplir celui-ci d'un usage, d'une énergie collective et d'un sens public différents. En s'érigeant là, la Cabane offrait un sol d'enracinement temporaire pour la création de qui l'occupe, ici les enfants, dans une logique qui rappelle la poétique de l'espace de Bachelard : s'abriter, se cacher, se retrouver et rêver ensemble. En marquant une nette différence avec un urbanisme qui tend à condamner au silence la créativité de l'habitant, ce projet consacrait un lieu dont l'inscription et la signification ne dépendaient d'aucune valeur marchande, d'aucun fonctionnalisme planifié, ni d'aucune aventure architecturale spectaculaire.

On voit encore cette ouverture des possibles à l'œuvre dans cette photographie d'enfants dansant joyeusement sur le « kiosque à culture », installé à Saint-Jean durant l'été 2008. En regardant cette image on pense au grand lit des parents où les enfants jouent aux pirates. Ce grand lit des parents qui était pour Michel Foucault la première des *hétérotopies* - ces lieux autres, essentiels à toute société, où s'invente et s'expérimente un autre rapport au monde. L'espace ouvert révèle ici ses qualités plus profondes : ce n'est pas simplement un enclos vide dont on aurait oté les barrières ; c'est aussi et surtout un espace dont l'horizon ne cesse de s'élargir, un espace à géométries variables, où le destin des existences semble pouvoir être jeté à tous vents. Un lieu travaillé en profondeur par un idéal d'hospitalité où les arts de vivre ensemble restent encore à définir, où la question de l'intégration de la différence de l'autre n'est jamais close.

En d'autres termes, pour ouvrir pleinement un espace aux potentialités de l'expérience humaine, fut-il situé en un dehors, il ne suffit pas de le rendre physiquement accessible mais il faut encore travailler à le rendre hospitalier. En cela, le travail d'ouverture vient contre-balancer deux horizons d'effondrement qui menacent nos espaces publics : la peur de l'autre et l'indifférence à l'autre. La peur de l'autre nourrit l'esprit défensif et l'obsession sécuritaire, autant qu'elle alimente une défiance généralisée. L'espace public se réduit alors au profit d'une succession d'extérieurs fermés. S'effondre ici l'espoir - né au XIX^{ème} siècle - d'un espace public accessible à toutes et tous, où la tolérance mutuelle et le respect de l'autre devaient permettre la coexistence pacifiée des différences en jeu. Cet idéal d'accessibilité et de

pacification de la coprésence repose sur un principe de confiance minimale permettant le maintien d'un certain ordre public (libéral) et résistant à la survenue de la figure de l'étranger. Observant les interactions humaines dans la ville, qui regorge de situations embarrassantes mettant à l'épreuve cette confiance minimale, les sociologues, en premier lieu Erving Goffman, ont identifié une compétence citadine essentielle : l'inattention polie. C'est cette compétence, au fond une hospitalité minimale, qui serait à même de garantir un ordre public reflété par la tranquillité du chaland et l'absence d'entraves à la mobilité des passants. Mais c'est ici que s'ouvre le deuxième horizon d'effondrement de l'espace public contemporain. En effet, même si l'on maintient des espaces accessibles, il semblerait que l'inattention polie puisse s'épuiser dans une forme d'indifférence radicale à l'autre. A force de tenir en retrait toute impulsion qui risque de venir troubler la rencontre, tous les ressorts affectifs participant du désir de se rapprocher d'autrui viennent à se distendre.

En ouvrant ses lieux investis, la *Terrasse du troc* s'offre comme une alternative à cet appauvrissement de l'espace public. Elle est à la fois résistance au mouvement de fermeture et invitation à une rencontre ouverte sur des échanges pluriels et divers. Mais soulignons-le, la confection de ces « extérieurs ouverts » demande un travail et une mobilisation, en rien elle ne pourrait correspondre à un donné. Il y a une initiative engagée et donc un investissement fourni. Il y a un coût, et ce qu'il en coûte est d'abord de choisir un site, de monter une collaboration, d'imaginer un projet, de le structurer, d'établir un lieu et de l'équiper afin qu'il soit un point de départ, un genre d'*espace public appropriable* se présentant pour quiconque à la fois comme un sol d'ancrage ouvrant l'imaginaire et une surface d'édification de la rencontre. Mais ce coût de mise en place du projet nous amène à réfléchir sur différentes choses. Tout d'abord sur le fait que l'ouverture ne peut jamais être absolue ou illimitée. Elle nécessite *ad minima* une clé d'intelligibilité pour être empruntée comme telle, donc une certaine orientation qui renvoie au sens du projet. Elle appelle à forger des prises qui vont susciter et permettre la rencontre. C'est le cas de la « cabane des visions » ou du « kiosque à culture » mais aussi de tous les dispositifs qui ont accompagné les différentes *Terrasses du troc* (containers, chaises longues, palmiers, jardins et potagers, scènes, etc.). Ensuite, il vaut la peine de souligner que cette ouverture au public peut être spécifiée en termes d'hospitalité substantielle, et qu'elle serait alors à différencier de l'ouverture relationnelle que prétend offrir l'espace public libéral fondé sur l'inattention polie. Celle-ci permet essentiellement de neutraliser de prime abord la différence de l'autre dont il s'agit de préserver l'anonymat. Or la *Terrasse du troc* mise sur un espace public sensiblement plus exigeant en termes d'hospitalité puisqu'il suppose la *rencontre des différences*, et la pleine acceptation des manifestations du désir d'être avec autrui dans des configurations parfois inédites, quitte à ébranler l'ordre public. C'est ainsi que le corps même des participants a systématiquement été sollicité et mis à contribution dans les différentes éditions. Un corps dévoilant son ancrage affectif dans un quartier, un corps soumis à la traversée d'un jardin de plantes odorantes, un corps emporté par la danse ou encore un corps explorateur, invité à venir gratter une fresque recouverte de goudron. Il en résulte des modalités de participation plus épaisses, où justement le corps intervient en déployant son pouvoir sensible, à l'instar aussi de ce qui se jouait dans les intérieurs ouverts des squats.

En émergeant ponctuellement et de manière tout à fait inattendue dans la ville, ces « extérieurs ouverts » introduisent un infléchissement ou plutôt une brèche dans la routine de l'ordre urbain normalisé. Ils sont porteurs à certains égards d'un potentiel d'ébranlement, d'une source d'imagination critique. Mais par là, ils peuvent aussi déranger. Pour avoir fait vivre avec trop d'intensité le Parc Geisendorf en 2012, la *Terrasse du Troc* a suscité une série de plaintes émanant du voisinage qui finalement l'a contrainte à se délocaliser l'année suivante. De manière plus subtile, chacune des manifestations a demandé un long travail de négociation avec les divers services techniques et administratifs de la Ville qui cherchent à s'assurer - de manière de plus en plus réglementée - de la « bonne » utilisation des espaces extérieurs.

De fait, quasiment aucune trace d'installation ne peut perdurer au delà de la manifestation. L'autorisation étant exclusivement temporaire, tous les *espaces publics appropriables* qu'édifie la *Terrasse du troc* ne peuvent être qu'éphémères. Ainsi, pas moyen d'abandonner à la fin de la saison la « cabane des visions » aux enfants et cela malgré leur attachement au lieu, cet inattendu heureux que nulle autorisation ne pouvait prévoir. De ce paradoxe naît une impression d'étouffement, une envie démesurée de frayer chemin à l'air libre, dont souffrent aujourd'hui tous ceux qui osent penser les débordements créatifs et les expériences inédites qui dérogent aux standards de qualité de vie que les villes cherchent à garantir pour se rendre comptables de leur « attractivité ». Attractives, mais par là aussi, comparables et marchandables, exclusivement propres aux investissements soucieux de rentabilité – bien loin de la philosophie des *Terrasses du troc*, de sa confiance dans l'inattendu et de sa croyance dans la possible imagination d'autres manières d'être ensemble, avec les autres.

*

Bachelard G., *La poétique de l'espace*, Quadrige, PUF, 1998 [1957].

Barbisch C., Pattaroni L., 2014, « Intime/Extime : le désir au coeur de l'espace public », in *Tracés*, n° 23-24.

Breviglieri, M., 2013, « Une brèche critique dans la « ville garantie » ? Espaces intercalaires et architectures d'usage », in Cogato-Lanza, E., Pattaroni, L., Piraud, M. et Tirone, B., *De la différence urbaine. Le quartier des Grottes / Genève*, Genève : Métis Press, 213-236.

Breviglieri, M., 2014, « La vie publique de l'enfant », *Participations. Revue de sciences sociales sur la démocratie et la citoyenneté*, 2, 97-123.

Foucault M., 2009, *Le corps utopique* suivi de *Les hétérotopie*, Paris, Nouvelles Editions Lignes.

Goffman E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit.

Pattaroni L., 2015, « Herbier démocratique », in *Dérives urbaines*, Genève, Boabooks

Stavo-Debaugé, J., 2014, « L'idéal participatif ébranlé par l'accueil de l'étranger. L'hospitalité et l'appartenance en tension dans une communauté militante », *Participations. Revue de sciences sociales sur la démocratie et la citoyenneté*, 2, 37-69.